

A L'OMBRE DES LUMIERES

**Comédie policière
de Anne-Sophie Nédélec**

d'après une idée originale de Philippe Vandaële

Résumé

En 1774, la Mère supérieure du couvent cistercien de Pont-aux-Dames est retrouvée assassinée. Tous les soupçons se portent sur Madame du Barry, la favorite du défunt roi Louis XV, hôte forcée du couvent. Mais chacune des sœurs semble avoir quelque chose à se reprocher. Le commissaire Sabrou et son adjoint Collardet mènent l'enquête...

Personnages

SOEUR LUCIE,
SŒUR EUSÉBIE
SŒUR AGATHE
SŒUR PÉTRONILLE
IRÈNE
GUILLEMETTE
MME DU BARRY
MARGUERITE
LE COMMISSAIRE SABROU
COLLARDET

Décor

Le réfectoire du couvent

Durée : 1 heure

Texte déposé à la SACD: pour toute représentation publique, faire une demande d'autorisation auprès de la SACD (www.sacd.fr Pôle utilisateurs-spectacle vivant)

Contact :

Mail : asophie.nedelec@gmail.com

Site : www.annesophienedelec.fr

PROLOGUE

1774. Couvent cistercien de Pont-aux-Dames.

Un couloir du couvent, la nuit. Bruits d'orage, éclairs...

On sonne à la cloche du couvent. On distingue une silhouette qui passe et revient suivie d'une autre. L'orage se déchaîne. Une ombre passe. Puis une des silhouettes ressort précipitamment.

NOIR.

TABLEAU I

Scène 1

Le réfectoire. Les sœurs mangent. Guillemette assure le service.

GUILLEMETTE : Mère Benoite est malade ?

LUCIE : Pas à ma connaissance.

GUILLEMETTE : Ce n'est pas son habitude d'être en retard.

PÉTRONILLE : Elle n'était pas présente à l'office. C'est encore moins dans ses habitudes.

SŒUR LUCIE : Sœur Eusébie ? (*Plongée dans ses prières, Sœur Eusébie ne répond pas. Elle lui tapote l'épaule.*) Sœur Eusébie, pouvez-vous aller voir ce que fait Mère Benoite ?

Sœur Eusébie hoche la tête et sort.

LUCIE : Merci, sœur Eusébie.

AGATHE : Guillemette ?

GUILLEMETTE : Oui, ma sœur ?

AGATHE : Votre... soupe !

GUILLEMETTE : Oui ?

AGATHE : Elle a un goût étrange.

PÉTRONILLE, *faisant la grimace* : Je n'osais pas le dire...

GUILLEMETTE : Pourtant...

Sœur Eusébie revient. Elle a l'air affolée. Elle fait de grands signes.

LUCIE : Doucement, ma sœur...

Sœur Eusébie prend le bras de Sœur Lucie et l'entraîne.

GUILLEMETTE : Eh ben, dites donc ! Je n'ai jamais vu Sœur Eusébie dans cet état !

AGATHE : Elle toujours si calme.

PÉTRONILLE : Calme ? C'est peu dire...

AGATHE : Sœur Pétronille, nous nous passerons de vos commentaires écervelés !

PÉTRONILLE : Pardon ma sœur.

Sœur Lucie revient. Elle est bouleversée.

GUILLEMETTE : Eh bien, que se passe-t-il ?

SŒUR LUCIE : Elle est... elle... (*Elle se laisse tomber sur une chaise.*) Elle est partie.

GUILLEMETTE : Comment ça ? Elle est partie où ?

SŒUR LUCIE : Elle est morte !

GUILLEMETTE : Oh, mon Dieu ! Elle semblait pourtant en bonne santé.

SŒUR LUCIE : Étendue dans sa cellule... couverte de sang... poignardée sans doute...

Effroi des sœurs.

GUILLEMETTE, *qui commence à pleurer* : Mon Dieu, mais pourquoi ? Elle était si bonne !

PÉTRONILLE, *effrayée mais remplie de curiosité* : Je vais voir.

LUCIE : Inutile. J'ai fermé la porte de la cellule à clé. Afin que personne ne touche à quoi que ce soit.

AGATHE : Il faut prévenir la police.

PÉTRONILLE : Mais nous n'avons pas le droit de sortir du couvent !

LUCIE : Guillemette ! Vous allez prévenir la police.

GUILLEMETTE : Bien, ma sœur.

Elle sort, mais revient aussitôt.

GUILLEMETTE : Sœur Lucie, je ne peux pas sortir. La porte est fermée.

AGATHE : Bien sûr.

PÉTRONILLE : Où est la clé ?

LUCIE, *pâle* : Mère Benoite la gardait toujours sur elle...

GUILLEMETTE : Mais alors... si Mère Benoite était la seule à posséder une clé de l'entrée du couvent, c'est que le couvent est resté fermé toute la nuit...

PÉTRONILLE : L'assassin n'a pas pu entrer...

AGATHE : Il était donc à l'intérieur...

LUCIE : Et il y est encore...

Elles se regardent toutes avec suspicion.

On sonne. Toutes sursautent.

TOUTES, *sursautant* : Aaaahh !!

PÉTRONILLE : Mon Dieu, qui cela peut bien être ?

GUILLEMETTE : Peut-être la nouvelle novice dont Mère Benoite nous avait parlé...

AGATHE : C'est bien le moment !

LUCIE : Il faut aller ouvrir.

GUILLEMETTE : Oui, mais on n'a pas la clé.

AGATHE : Allez la chercher, Guillemette.

GUILLEMETTE : Sur le cadavre de Mère Benoite !? Vous n'y pensez pas !

PÉTRONILLE : Il faudra pourtant bien récupérer cette clé !

On resonance. Toutes sursautent.

GUILLEMETTE : Allez-y, vous !

PÉTRONILLE : Ah non ! J'aurais bien trop peur !

GUILLEMETTE, *à sœur Agathe* : Alors vous...

AGATHE : Et si l'assassin était resté à l'intérieur ?

GUILLEMETTE : Sœur Lucie, de toutes, c'est vous qui avez le plus de cran !

LUCIE : Ça, c'est vous qui le dites !

On resonance avec insistance. Toutes s'affolent.

GUILLEMETTE : Envoyons Eusébie, alors. Elle n'a peur de rien ; elle est sous la protection de Dieu.

PÉTRONILLE : Va-t-elle seulement comprendre ce qu'on lui demande ?

LUCIE : Nous allons toutes y aller.

GUILLEMETTE : Ah non, non... Moi, je ne peux pas voir ça...

Sœur Lucie, Sœur Agathe et sœur Pétronille sortent tandis que la cloche sonne avec plus d'insistance que jamais. Sœur Eusébie reste en prières et Guillemette tombe à genoux.

GUILLEMETTE : Oh mon Dieu, protégez-les... protégez-nous... Pitié !... Pitié !

Les trois sœurs reviennent.

PÉTRONILLE : Nous l'avons !

Scène 2

Sœur Eusébie se lève, prend la clé des mains de sœur Lucie et sort. Toutes la regardent avec étonnement.

PÉTRONILLE, *lève les yeux au ciel et soupire* : Si c'est sœur Eusébie qui lui ouvre, la nouvelle novice risque de prendre ses jambes à son cou !

LUCIE : Sœur Pétronille, s'il vous plait. Une novice n'a pas à donner son opinion.

PÉTRONILLE : Pardon, ma sœur.

GUILLEMETTE, *avec grand respect* : Sœur Eusébie est une sainte femme. (*Sœur Pétronille a une moue dubitative.*)

LUCIE : Voilà que nous oublions l'essentiel ! Guillemette : courez donc prévenir la police, maintenant que la porte est ouverte !

Guillemette sort. Elle croise Sœur Eusébie qui revient avec une jeune femme portant une valise. Elle semble mal à l'aise du mutisme de sœur Eusébie.

LUCIE : Bonjour, mon enfant. Bienvenue au couvent cistercien de Pont-aux-Dames.

IRÈNE : Merci, ma sœur.

AGATHE : Ma pauvre, votre manteau est trempé !

IRÈNE : Oui... euh... Je m'appelle Irène de Gramont. Je souhaite rejoindre votre communauté. Mère Benoite m'avait donné son accord.

LUCIE : En effet, nous sommes au courant... (*Elle ne sait pas trop quoi faire* :) Eh bien... euh... je vous présente notre communauté : je suis sœur Lucie. Voici sœur Agathe, notre intendante, sœur Eusébie, qui vous a ouvert, et sœur Pétronille, qui est novice comme vous. Et puis, il y a Guillemette, notre cuisinière que vous avez croisée à l'instant...

AGATHE : Nous avons également une « invitée » un peu spéciale, et sa femme de chambre. Mais vous la connaîtrez bien assez tôt !

LUCIE : Il faut élire une nouvelle Mère Supérieure.

IRÈNE : Comment cela ?

AGATHE : Mère Benoite a été assassinée cette nuit. Nous attendons le commissaire d'un instant à l'autre.

IRÈNE : Oh, mon Dieu ! Est-ce possible ? (*Les sœurs hochent la tête.*) J'arrive à un bien mauvais moment.

AGATHE : Vous n'imaginez pas ! C'est déjà beau qu'on ait pu vous ouvrir la porte !

PÉTRONILLE, *a un mouvement de panique* : Oh, mon Dieu, nous voilà avec un cadavre sur les bras ! ... Et ce commissaire qui n'arrive pas !

LUCIE, *se ressaisissant* : Je vais dans ma cellule. Que chacune retourne à ses occupations. Sœur Pétronille, lorsque vous aurez fini de ranger la vaisselle, vous montrerez sa cellule à Irène.

PÉTRONILLE : Bien, ma sœur.

Soeur Lucie et sœur Agathe sortent. Sœur Eusébie s'enfonce dans la prière.

Scène 2

IRÈNE : Je vais vous aider.

PÉTRONILLE : Merci. (*Elle empile les bols qui s'écroulent.*) Oh non ! (*Irène a un rire nerveux. Sœur Eusébie siffle entre ses dents, furieuse.*)

IRÈNE : Pardon. Il est vrai que les circonstances ne sont pas à la plaisanterie.

PÉTRONILLE : Oh, ne l'écoutez pas !

IRÈNE : Il n'empêche, un meurtre, ici, dans un lieu de calme et de recueillement, quelle horreur !

PÉTRONILLE : Nous vivons une drôle d'époque ! Et ce n'est pas tout ! Si vous saviez qui nous sommes obligées d'héberger entre nos murs !

IRÈNE : Guillemette ?

PÉTRONILLE : Oh non, Guillemette est adorable. Et puis, elle fait partie des meubles en quelque sorte.

IRÈNE : Elle n'est pas religieuse ?

PÉTRONILLE : Non. Elle s'est réfugiée ici il y a des années, à ce qu'on m'a dit. Son mari la battait. Finalement, elle est restée, et elle fait la cuisine pour le couvent... Je n'en sais pas plus ; je suis novice. Cela ne fait que trois mois que je suis ici. Je ne suis pas au courant de tous les potins.

IRÈNE, *se tournant vers sœur Eusébie* : Et vous, vous connaissez son histoire ? (*Sœur Eusébie la regarde fixement, puis se détourne et s'occupe de ses bols.*) J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

PÉTRONILLE : Avec Sœur Eusébie, c'est toujours comme ça. Ne vous inquiétez pas. Elle est sourde et muette.

IRÈNE : Ah...

PÉTRONILLE : Oui, et puis elle est un peu... (*Elle fait signe que sœur Eusébie est folle.*)

IRÈNE : Ah...

PÉTRONILLE : Enfin bref, ce n'est pas cette pauvre simplette qui nous aidera à retrouver le meurtrier de Mère Benoite !

IRÈNE : En effet ! Qui peut bien avoir intérêt à assassiner une bonne sœur ? Franchement... Notre isolement nous rend sans intérêt pour le monde.

PÉTRONILLE : Pour le monde, peut-être, mais...

IRÈNE : Mais ?

PÉTRONILLE : À l'intérieur même du couvent, c'est autre chose...

IRÈNE : Que voulez-vous dire ?

PÉTRONILLE : Sœur Lucie et Mère Benoite se disputaient sans arrêt...

IRÈNE : Sœur Lucie ?

PÉTRONILLE : Oui. Et nul doute qu'elle devienne rapidement Mère Lucie. Par son ancienneté, elle est toute désignée pour lui succéder. Evidemment, il y a sœur Eusébie, qui est là depuis plus longtemps. Mais sœur Eusébie...

IRÈNE : Sœur Lucie... Ah ! En voici une qui avait un intérêt à faire disparaître Mère Benoite.

PÉTRONILLE : C'est à dire que Sœur Lucie voulait ouvrir un hôpital dans une aile du couvent. Et Mère Benoite prétendait que cela coûterait trop cher, que cela ne faisait pas partie de notre mission. Enfin... moi, je n'ai jamais trop écouté leurs querelles. Je déteste les conflits ! En tout cas, ça a chauffé plus d'une fois. Surtout quand elle a voulu vérifier les comptes de sœur Agathe. Elle disait que ce n'était pas normal, avec les dons que nous recevons, et surtout l'argent qui nous est versé depuis six mois, que nous n'ayons pas les ressources pour ouvrir un hôpital.

IRÈNE : Que se passe-t-il depuis six mois ?

PÉTRONILLE : Depuis six mois, nous avons une prisonnière.

IRÈNE : Vraiment ?

PÉTRONILLE : Une prisonnière de haut rang. Qui vit ici avec sa femme de chambre.

IRÈNE : Qui est-ce ?

PÉTRONILLE, *mystérieuse* : Une femme célèbre. Une femme scandaleuse...

On entend du bruit.

PÉTRONILLE : Cette fois, ce doit être le commissaire... Et nous n'avons pas fini de ranger ! Sœur Eusébie ? Sœur Eusébie, vous voulez bien nous aider ? (*Comme d'habitude, sœur Eusébie reste plongée dans sa prière.*) Sacré sœur Eusébie, sous prétexte de prier, elle n'en fiche pas une ! (*Sœur Eusébie siffle entre ses dents, furieuse.*) Oui, oh ! ça va, hein ! Pauvre folle !

Scène 3

Guillemette entre, suivie du commissaire Sabrou et son adjoint Collardet.

SABROU : Commissaire Sabrou, pour vous servir, mesdemoiselles. Et voici mon adjoint, Collardet.

Sœur Pétronille salue de la tête, Irène fait la révérence. Sœur Eusébie sort.

PÉTRONILLE, *toute émotionnée* : Je vais chercher sœur Lucie... (*Elle remarque que Sœur Eusébie est ressortie.*) Ah... Euh... Sœur Eusébie s'en occupe... Bien... Euh... Si vous voulez vous asseoir.

SABROU : Merci. Je suis ici pour enquêter sur le meurtre de cette nuit.

PÉTRONILLE : Oui... oui, bien sûr. Quelle horreur !

SABROU : Vous n'avez touché à rien, j'espère ?

PÉTRONILLE : Pas à ma connaissance. C'est Sœur Eusébie qui l'a trouvée ce matin. La porte de sa cellule était restée ouverte. Mais sœur Eusébie... (*Elle fait signe que sœur Eusébie est folle.*) Enfin, elle a entraîné sœur Lucie qui a fermé la porte de la cellule. Sauf que la clé du couvent était restée sur le cadavre de Mère Benoite. Alors... nous avons toutes accompagné sœur Lucie pour... pour aller la chercher. (*Elle fait la grimace.*) Et Guillemette a pu aller vous prévenir...

GUILLEMETTE : J'ai fait au plus vite, commissaire.

PÉTRONILLE : Entre temps, Irène, la nouvelle novice, est arrivée.

SABROU : Cela fait beaucoup de remue-ménage autour d'un cadavre...

PÉTRONILLE : Mais sœur Lucie avait refermé à clé la porte de la cellule pour qu'on ne touche à rien avant votre arrivée. Surtout avec les gens que nous hébergeons... on ne sait jamais ce que ces femmes seraient capables de faire...

SABROU : Que voulez-vous dire ?

Soeur Lucie entre, suivie de Sœur Eusébie.

LUCIE : Merci, Sœur Pétronille. Merci, sœur Eusébie. Sœur Pétronille, allez donc faire visiter la buanderie à Irène.

PÉTRONILLE : Bien, ma sœur.

LUCIE : Et Guillemette, retournez donc à votre cuisine.

GUILLEMETTE : Bien, ma sœur.

Guillemette sort. Sœur Eusébie et sœur Pétronille entraînent Irène.

LUCIE : Messieurs, je suis à vous.

SABROU : Commissaire Sabrou. Et mon adjoint.

COLLARDET : Collardet.

LUCIE : Messieurs, vous savez de quoi il s'agit ?

SABROU : Votre... collègue m'a renseigné.

LUCIE : Ma sœur.

SABROU : Oui, votre sœur, si on veut. Avez-vous des soupçons ?

LUCIE : Ma foi, non. Nous sommes toutes fidèles à l'enseignement de Jésus. Les mauvaises pensées - et pire - les mauvaises actions, sont bannies de notre mode de vie. Par contre, nous avons ici une grande dame qui n'a pas ce genre de scrupules. Mais de là la voir perpétrer un meurtre...

SABROU : La du Barry est en captivité chez vous, n'est-ce pas ?

LUCIE : C'est cela. Avec sa femme de chambre.

SABROU : Cette chienne de du Barry est capable de tout.

LUCIE : Oh, elles ne sont pas bien méchantes. Juste terriblement hautaines, et furieuses de leur captivité.

SABROU : Méfiez-vous, ma mère. Quand on a été la putain du roi et qu'on a tout perdu du jour au lendemain, on ne doit pas avoir beaucoup de scrupules pour tenter de retrouver sa place au soleil de Versailles. Mais notre bon roi Louis XVI ne voudra jamais plus d'elle à la cour.

COLLARDET : Et surtout la reine !

SABROU : Cela ne m'étonnerait pas que la du Barry soit derrière l'affaire qui nous préoccupe.

LUCIE : Madame Du Barry est particulièrement surveillée.

SABROU : Cependant, le meurtre s'est passé de nuit, donc à un moment où les portes du couvent sont totalement closes.

LUCIE : En effet. Et la Mère Supérieure est la seule à détenir la clé de la porte d'entrée.

SABROU : C'est donc forcément quelqu'un du couvent qui a agi. Pouvons-nous visiter la cellule où a eu lieu le crime ?

LUCIE : Bien sûr. Je vous y emmène.

Elle sort. Sabrou la suit. Collardet s'attarde.

SABROU, *revenant* : Eh bien, Collardet ?

COLLARDET : Excusez-moi, monsieur, j'arrive.

SABROU : Qu'est-ce qui vous arrive, mon petit Collardet ? Vous m'avez l'air tout chose...

COLLARDET : Rien... Rien, monsieur. Je ne suis jamais très à l'aise dans ce genre d'endroit...

SABROU, *ironique* : C'est le rassemblement de présence exclusivement féminine qui vous effraie ?

COLLARDET : Le rassemblement de femmes non, bien au contraire. Mais le rassemblement de ces femmes-là... Des femmes qui s'enferment pour vivre entre elles... Des femmes qui refusent d'être des femmes... Cela me met mal à l'aise.

SABROU : Vous n'êtes pas le seul, Collardet. Je n'ai jamais compris cela.

COLLARDET : Enfin, monsieur, une femme ! C'est merveilleux, une femme. Refuser... nier tout ce qui fait leur charme pour se couvrir de robes et de cornettes pour ne laisser qu'un bout de visage visible, quelle pitié ! Ah quelle pitié ! Quand je vois ces petites novices qui ne doivent pas manquer de charme sous la bure... Ah non, vraiment, cela me retourne le cœur !

SABROU : Bon, Collardet, je comprends vos états d'âme, mais nous sommes ici pour enquêter sur un meurtre, pas pour nous lancer dans une analyse de la société !

COLLARDET : Oui, commissaire, vous avez raison...

Ils sortent.

NOIR.

TABLEAU III

La cellule de Du Barry. Du Barry tourne comme un lion en cage tandis que Marguerite, sa femme de chambre, essaie de la calmer.

DU BARRY : Pas un jour de plus, tu entends ? Je ne resterai pas un jour de plus dans ce maudit couvent ! (*Sœur Eusébie entre avec un plateau. Entendant la discussion, elle se dissimule pour écouter.*) Avec ce qui s'est passé cette nuit, nous ne sommes plus en sécurité ici...

MARGUERITE : Comment faire, madame ? Nous sommes étroitement surveillées, et nous n'avons pas d'argent...

DU BARRY : Quand je pense que ces chiennes ont pris jusqu'à mes bijoux ! Et tout cet argent que le roi prend sur mes revenus et leur fait verser pour mon entretien ! Je n'en verrai jamais un centime ! C'est une honte ! Elles gardent tout et me mettent au régime de leur pain sec et de leur infâme brouet ! Elles le paieront cher. J'ai encore quelques amis à la cour qui s'offusqueront lorsqu'ils seront au courant.

MARGUERITE : Madame, ce qu'il nous faut avant toute chose, c'est de l'argent. Sans argent, on ne peut rien.

DU BARRY : A qui le dis-tu ?! Toute ma vie, j'ai cherché à en amasser pour échapper au besoin. Il faut croire que mes efforts n'ont pas suffi...

MARGUERITE : La plus acharnée contre vous est morte, madame. Réjouissons-nous.

DU BARRY : C'est vrai. Cette ordure de Mère Benoite a enfin rendu l'âme. Qu'elle grille en enfer !

MARGUERITE : Elle vous vouait une haine personnelle, je n'ai jamais compris pourquoi...

DU BARRY : Moi non plus, mais je le lui ai bien rendu.

MARGUERITE : C'est vrai. (*Elle rit.*) Vous l'avez fait plier sous le poids de vos sarcasmes !

DU BARRY : Qui s'aventure sur le terrain des mots d'esprit avec moi risque fort d'être rapidement tourné en ridicule ! Mais cela ne m'a pas valu un meilleur traitement, bien au contraire. Qu'a-t-elle bien pu faire de l'argent qu'on leur verse pour mon incarcération ici ? Mystère...

MARGUERITE : À ce que j'ai pu apprendre, sœur Agathe est l'intendante de l'abbaye. C'est elle qui détient le registre des dons et des versements divers dont bénéficie le couvent. Si nous possédions ce registre, nous pourrions savoir où cet argent est reversé. Il y a le fonctionnement général du couvent, bien sûr, mais aussi les bonnes œuvres que les sœurs encouragent.

DU BARRY : A les entendre, elles n'en ont jamais assez. Pas assez pour transformer une aile du couvent en hôpital, d'après ce que j'ai pu comprendre des disputes entre feu Mère Benoite et sœur Lucie. Et ça, c'est louche ! Ce n'est pourtant pas une petite somme qu'on envoie pour mon entretien !

MARGUERITE : Peut-être que Mère Benoite l'utilisait pour autre chose...

DU BARRY : Ou Sœur Agathe est derrière tout cela. Après tout, c'est elle qui tient le registre.

MARGUERITE : Si c'est Mère Benoite qui détournait l'argent, alors votre sort devrait s'arranger puisqu'elle est morte ! Sinon...

DU BARRY : Je n'ai pas l'intention d'attendre que mon sort s'améliore ! Je veux partir d'ici et recouvrer ma liberté.

MARGUERITE : Une fugitive n'est jamais libre...

DU BARRY : Je partirai en Angleterre. J'ai des amis là-bas. Tu n'imagines pas le nombre de relations que j'ai pu me faire lorsque je régnais à la cour.

MARGUERITE : Je n'en doute pas. (*Elle soupire.*) Ah ! C'était le bon temps !

DU BARRY, *soudain triste* : J'ai sincèrement aimé notre bon roi Louis XV... Choiseul ne me l'a jamais pardonné.

MARGUERITE : Vous voulez dire que l'ancien premier ministre Choiseul vous haïssait pour votre influence sur le roi ?

DU BARRY : Oui. C'est lui qui est responsable de l'image qui me colle à la peau. Lui qui a fait circuler nombre de pamphlets et de libelles injurieux - et même orduriers ! - me traitant de catin et de profiteuse ! Lui qui a créé la légende selon laquelle je serais sortie du lupanar de Madame Gourdan !

MARGUERITE : Vous, chez cette entremetteuse !

DU BARRY : Rien de moins ! Il me détestait parce que le roi m'écoutait plus que lui. Quel idiot ! Je ne me suis pourtant jamais mêlée de politique !

MARGUERITE : Et vous l'avez fait exiler.

DU BARRY : Oui. J'ai gagné. Mais les ravages qu'il avait fait dans l'opinion n'ont jamais pu être réparés. Et pour tout un chacun, je ne suis qu'une vulgaire putain ! Surtout pour cette sainte Nitouche de Marie-Antoinette. Dire qu'elle passe pour on ne peut plus frivole maintenant qu'elle est devenue reine ! Le monde est injuste...

MARGUERITE : Les sœurs de Pont-aux-Dames ne valent pas mieux que vos ennemis de la cour.

DU BARRY : Qui sait ce qu'on a pu leur raconter sur moi !

MARGUERITE : Elles n'ont pas le droit de détourner votre argent à leur profit, même si c'est pour le donner aux bonnes œuvres !

DU BARRY : Le pire, ce sont ces bijoux que cette perverse de Sœur Agathe m'a confisqué. J'y tenais. Ne serait-ce que pour leur valeur sentimentale...

MARGUERITE : Je sais, moi, madame, que vous êtes bonne, raffinée, cultivée... (*Riant* :) quoique légère !

DU BARRY, *riant* : Mais ce n'est pas ce dernier point qui t'a jamais dérangée !

MARGUERITE, *riant* : En effet. Grâce à vous et à vos salons, j'ai pu rencontrer plus de jolis messieurs que je n'aurais pu en espérer dans une vie ! Et j'espère bien retrouver cet âge d'or !

DU BARRY : Mon Dieu, Louis XV est mort, et je n'aspire plus qu'à la paix. Ah... si seulement je pouvais retourner dans mon pavillon de Louveciennes, où la vue sur Paris est si belle ! Pas besoin de la cour et des vipères qui y font nid, juste mon petit coin de campagne pour y recevoir les esprits cultivés...

MARGUERITE : Nous y parviendrons, madame. Et c'est le moment. Les circonstances sont avec nous. Le meurtre de Mère Benoite...

DU BARRY : Oui, il faut fuir, fuir au plus vite...

MARGUERITE : La désorganisation du couvent peut servir nos plans.

DU BARRY : Tu as sans doute raison... Mais comment faire...

MARGUERITE : Ecoutez, madame... (*Elle se penche et parle à son oreille.*)

Sœur Eusébie s'éclipse.

NOIR.

TABLEAU IV

La cuisine, le matin.

Les sœurs écosent des petits pois. Guillemette prépare des tartelettes. Régulièrement, elle grignote de la pâte à tarte en cachette des autres.

AGATHE : Sait-on où en est l'enquête ?

LUCIE : Hier, le commissaire a fouillé la cellule de Mère Benoite. Il a aussi fait transporter le cadavre à l'hôtel de police pour l'autopsier.

PÉTRONILLE : Il n'a rien dit ?

LUCIE : Rien pour le moment. L'enquête suit son cours.

Marguerite entre.

MARGUERITE : Bonjour, mes sœurs.

PÉTRONILLE, *bas, à Irène* : La femme de chambre de la putain du roi...

IRÈNE : La putain du roi ?

PÉTRONILLE, *bas* : Du Barry.

IRÈNE, *bas* : Du Barry est ici ?!

Pétronille hoche la tête tandis que Irène ouvre de grands yeux étonnés.

MARGUERITE : Je souhaiterais vous parler en particulier, sœur Lucie.

LUCIE : Parlez. Je n'ai rien à cacher à mes sœurs.

MARGUERITE : Ma maitresse aimerait savoir où passe l'argent versé pour son entretien pendant sa captivité.

AGATHE : Eh bien quoi ? Elle n'est pas contente, la grande dame ? Le service n'est pas à son goût ?

MARGUERITE : En effet. Il semblerait que la façon dont on nous traite ne soit pas à la hauteur des sommes que vous percevez pour notre entretien.

GUILLEMETTE : Je cuisine au mieux que je peux avec les ingrédients que j'ai...

PÉTRONILLE, *ironique* : Hum, hum...

Irène pouffe de rire.

GUILLEMETTE : Il faut dire que le potager n'a pas beaucoup donné cette année. (*Elle montre un saladier.*) Regardez ces prunes : c'est tout ce que le pauvre arbre a pu faire ! (*Elle étale sa pâte à tarte en maugréant.*)

AGATHE : Elle n'a rien à dire, la du Barry. C'est le couvent qui décide à quoi doit être employé l'argent. Et franchement, il est mieux utilisé pour les pauvres que pour une catin qui n'a jamais rien fait pour les autres !

MARGUERITE : Pour les pauvres ? Est-ce bien certain ?

AGATHE : Oh ! Vos insinuations... Enfin, on sait ce que vaut la parole de la femme de chambre d'une profiteuse, qui n'a jamais songé qu'à son propre intérêt !

LUCIE : Sœur Agathe, un peu de calme, s'il vous plait.

MARGUERITE : Madame n'est pas une profiteuse ! Elle s'est occupée du Roi jusqu'à ses derniers instants – ou plutôt jusqu'à ce qu'on la renvoie ! Et croyez-moi, le corps du roi en putréfaction n'était pas beau à voir. Et encore moins à sentir !

AGATHE : Elle espérait sans doute en tirer encore quelque chose !

MARGUERITE : Vous êtes odieuses ! Vous, des femmes de Dieu, vous êtes les pires !

LUCIE : Taisez-vous ! Toutes !

MARGUERITE : Demandez donc aux habitants de Louveciennes ce qu'ils pensent de madame ! Ils la vénèrent comme une sainte tant elle a été bonne pour eux.

PÉTRONILLE : Mère Benoite nous a raconté tellement d'horreurs sur votre maîtresse...

MARGUERITE, *exaspérée* : Laissez donc les racontars...

Mme du Barry entre.

DU BARRY : Je vois que votre admirable ancienne Mère Supérieure a bien pris soin de modeler votre jugement sur moi !

Silence gêné.

LUCIE : Madame, vous n'êtes pas la bienvenue dans cette partie du couvent, qui est réservée au personnel monastique.

MARGUERITE, *montrant Guillemette* : Et elle ?

LUCIE : Guillemette est comme une sœur. La cuisine et le réfectoire sont son domaine plus encore que le nôtre. A présent, veuillez rejoindre votre cellule ou le jardin.

DU BARRY : Je souhaiterais jeter un œil sur votre livre de compte.

AGATHE : Vous n'avez aucun droit sur l'argent qui est versé pour votre captivité. Nous en disposons comme nous l'entendons. Et nous l'utilisons pour nos bonnes œuvres.

DU BARRY, *calme et ironique* : Certes. Mais j'aimerais choisir moi-même les œuvres auxquelles vous le versez.

AGATHE : Parce que vous vous trouvez mieux placée pour en décider ?

DU BARRY : Et pourquoi non ?

MARGUERITE : Puisque je vous disais que madame était une grande âme, qui s'est toujours soucié du bonheur des plus humbles !

DU BARRY : En effet. Et puis, voyez-vous, je m'ennuie, ici.

GUILLEMETTE : Oh ben, vous pouvez toujours écosser les petits pois !

DU BARRY : Je souhaiterais plutôt m'investir dans une activité qui soit dans mes compétences.

AGATHE : La gestion des ressources et des dépenses du couvent est de mon ressort depuis toujours !

LUCIE : Sœur Agathe, voyons. Je vois plutôt cela comme une bonne idée que notre hôte (*Sœur Agathe a un haut-le-cœur*), oui, notre hôte, - et je souhaiterais qu'il en fut ainsi désormais - s'investisse dans la vie de notre couvent.

AGATHE : Mais... mais... je ne vois pas pourquoi cette... cette... irait fourrer son nez dans mon livre de compte.

LUCIE : Voyons, ma sœur, que redoutez-vous ?

AGATHE : Mais... rien ! Ma gestion a toujours été irréprochable.

LUCIE : Eh bien alors ? Où est le problème ?

AGATHE : Mais... mais... Elle... elle veut prendre ma place !

LUCIE : Enfin, ma sœur, il ne s'agit pas de vous dépouiller de votre rôle. Juste de faire participer madame à la réflexion autour de la gestion des bonnes œuvres de notre couvent.

AGATHE : Mais je...

Soudain, Guillemette, qui, pendant tout ce temps, a continué la confection de ses tartelettes, met ses mains autour de sa gorge, comme si elle étouffait.

GUILLEMETTE : Au secours ! J'étouffe !!

LUCIE : Mon Dieu, Guillemette ! Il faut toujours que les choses prennent des proportions, avec vous !

GUILLEMETTE : J'étouffe !

PÉTRONILLE : Elle étouffe vraiment ! De l'eau ! De l'eau !

NOIR.

L'intégralité de ce texte est en vente au prix de 9€ :
Vous pouvez télécharger le bon de commande "pièces longues"
sur la page "Contact et commande"